

Véronique Hubert : *Respirez ! tout va bien.*

L'artiste polyvalente.

Une rencontre avec l'artiste Véronique Hubert chamboule le vocabulaire d'esthétique habituel – l'ensemble des signes servant à reconnaître et à définir l'artiste et l'art¹ - auquel l'historien d'art est tant accoutumé. La notion 'traditionnelle' de l'artiste créateur ne convient plus pour caractériser Véronique Hubert. Adoptons plutôt l'idée de production et de réalisation pour définir la nature 'entrepreneuriale'² de son activité artistique : organisation de soirées *lectures* ?³ et d'expositions, auteur, photographe, vidéaste, performeuse et 'sélectionneuse' de musique. Elle aime en effet jongler entre différentes occupations et parle d'un 'besoin fondamental', tout en avouant : « *le manque de désir de professionnalisme dans chacun de ces domaines, et le désir profond de maîtriser une forme complexe plastique et dynamique, m'ont rendue audacieusement polyvalente* ». Artiste-productrice polyvalente, Véronique Hubert fait partie de l'actuelle mutation de la définition même de ce que c'est qu'être un artiste aujourd'hui. La notion de l'artiste plasticienne, repliée sur elle-même dans son atelier et créant une œuvre unique, a disparu. La fin des années 1990 a vu apparaître un nouveau mode de vie artistique, à la fois pluridisciplinaire et interdisciplinaire, avec Fabrice Hybert comme figure de proue. Il est désormais commun de zapper entre différentes vies créatives.

La musique.

Après plusieurs années d'organisation de soirées *lectures* ?, Véronique Hubert lance en 2001 les soirées trimestrielles, intitulées *préTEXT* et organisées par sa nouvelle association *Les Dilettantes*. Les événements nocturnes *préTEXT* ont eu lieu au *Web Bar*, au *Nouveau Casino* et au *Batofar*, où tout récemment elle a réalisé la soirée du Saint Valentin en collaboration avec le critique d'art Frank Lamy. L'idée originale de *préTEXT* repose sur la rencontre entre créations visuelles par des artistes plasticiens et animations sonores par des musiciens et DJ. L'inscription : « *soirée mix cinéma / vidéo / musique électronique* » revient souvent sur les flyers. Véronique Hubert n'est pas seulement organisatrice, elle intervient dans les soirées en tant que créatrice d'ambiance sonore. Elle est derrière les platines, mais ne souhaite pas être labellisée DJ. Intervenant sous son nom de scène *vhubert 'comme à la maison'*, qu'elle a pris en 1996, elle sélectionne de la musique pour produire son 'mix music' : « *mes sélections actuelles (depuis 1 an), sont très inspirées du montage sonore du cinéma : je mixe des dialogues de films retravaillés avec de la musique électronique ou autre...* ».

La forme éclatée.

La démarche polyvalente de Véronique Hubert se traduit par le développement d'une forme éclatée qui traverse, tel un fil rouge, ses activités en matière d'art plastique. Dans les installations et bandes vidéos réalisées depuis 1997, elle accorde une égale

¹ Ici, je m'appuie sur la phrase d'Anne Cauquelin : « nous sommes en panne de signes pour une reconnaissance », dans *Petit traité d'art contemporain*, 1996 ; p.13.

² C'est Pascal Beausse qui parle de la « pensée entrepreneuriale » d'Andy Warhol, voir : « Informations. Enquêtes sur le réel et self-média », dans *Pratiques Contemporaine*, Ed. Dis Voir, 2000 ; p.83.

³ Le principe des soirées *lectures* ?, créées à la Galerie des Archives, est de proposer à des artistes (contemporains, écrivains, créateurs de sons, d'images, cuisiniers, plasticiens) la possibilité d'intervenir pendant 10 minutes, devant un public.

importance au texte, à l'image et au son. Elle aime la création d'une cacophonie : images, textes et son s'accumulent et se télescopent à un rythme frénétique ; en même temps, une voix 'off' préconise la détente et la relaxation – *pas de panique !* Sa méthode ? Elle emploie un système de recyclage de recyclage d'histoires fictives et d'un matériau brut (enregistrements de gestes et de réactions des spectateurs, photographies d'individus interpellés au hasard dans la rue, images 'prises sur le vif', découpées dans la masse des éditions). Ensuite, ces deux sources (fiction et documentaire) sont mélangées et réutilisées pour créer de nouveaux récits, littéraires et vidéographiques, dans lesquels l'humour et le jeu rejoignent l'absurde. L'intérêt pour le recyclage est lié à sa façon de concevoir l'image. Pour Véronique Hubert, ce n'est pas tant l'image en elle-même qui l'intéresse, mais plutôt la manière dont on l'utilise et la met en scène.

Cette forme éclatée représente sa réponse esthétique pour décrire la sensation quotidienne de fragmentation et d'abstraction grandissantes dans la vie postmoderne. Il s'agit pour elle de trouver la forme la plus adaptée pour traduire le présent : comment faire face à l'impermanence des choses ; à la multitude vertigineuse des choix à faire ?

Mini-récits : le désir de raconter ?

Véronique Hubert se passionne pour les histoires. En s'inspirant des histoires des autres, elle invente sans cesse de petits récits peuplés de personnages imaginaires : « *le plus important est de rester attentif aux histoires des autres, sous toutes les formes* ».

Le désir de raconter a commencé en 1997 par le projet des tracts. Distribués mensuellement dans la rue, dans des cafés, boutiques ou galeries, les tracts sont des feuilles photocopiées recto-verso en format A5. Certains présentent des épisodes de récits et d'autres la proposition simple d'un rapport phrases / images. Lors du lancement des tracts, l'artiste annonçait ses intentions : « *leur qualité photocopiée laisse penser, au premier regard, à quelque prospectus ou publicité actuelle basique. Le choix du lecteur/regardeur sera de les jeter après consultation ou de les collectionner... J'espère établir une continuité avec le public, qui au fur et à mesure des mois et d'un dépôt régulier prendra connaissance de la suite épisodique des textes et des images* ».

Dans les tracts s'opèrent un dialogue entre texte et image, certains comportent des récits qui sont volontairement énigmatiques du fait de leur brouillage du réel et de la fiction. Pour les tracts, Véronique Hubert a inventé des personnages en pâte à modeler qui ont un physique et des personnalités précises : *Mimicry*, *Alinéa*, *Toucharien*. Cette invention littéraire est par la suite devenue une réalité vidéographique. De 1997 à 1999, elle a réalisé sept bandes vidéos d'une durée de 5 à 10 minutes, qui mettent en scène un personnage de pâte à modeler orange informe et un décor construit à son échelle avec des matériaux quotidiens, des jouets et maquettes. Dans ces petits récits à la technique modeste, c'est souvent *Mimicry* qui tient le rôle principal.

Tracts ou vidéos, des personnages en pâte à modeler fonctionnent comme des figures allégoriques sur les petits tracés de la vie quotidienne. Ils traversent toutes sortes de péripéties à caractère tragi-comique. Il ne s'agit pas de super-héros, au contraire, ils exposent leur vulnérabilité et leur angoisse de ne pas pouvoir réussir, à titre d'exemple, citons la satire sur l'incapacité à obtenir le bon numéro de téléphone. Ils se trouvent tiraillés entre le désir de tout maîtriser et la peur de perdre le contrôle. Ainsi, la galerie de personnages imaginaires de Véronique Hubert parvient à soulever les questions que nous avons tous en commun : comment faire face et organiser le flux continu

d'informations et d'images médiatiques ? Comment structurer le cerveau afin de gérer une consommation qui va de plus en plus vite ? Les personnages fictifs ont fini par constituer un véritable monde parallèle que l'artiste intitule *Mimicry* ; un monde parallèle qui n'est pas un prétexte pour s'évader, mais qui nous fait voir les possibilités d'une réalité autrement plus libre.

Adaptation.

Avec le monde de *Mimicry* et ses anti-héros, Véronique Hubert se rapproche en quelque sorte d'une esthétique du ratage⁴. Les personnages anxieux des tracts ou des vidéos n'hésitent pas à avouer leurs faiblesses : « *jamais assez de toute une vie pour lire la totalité des livres rangés sur les rayons d'une bibliothèque municipale, manque de temps aussi pour goûter à tous les produits proposés sur le réseau du consommateur moyen* ». Cependant, Véronique Hubert ne s'intéresse pas à l'expression de l'idiotie comme c'est le cas avec « le sorin » - ce personnage burlesque inventé par Pierrick Sorin. Lorsque celui-ci filme un homme cherchant frénétiquement ses clefs dans la vidéo *L'Homme qui a perdu ses clefs* (1999), il nous plonge dans un théâtre du désastre et de l'humiliation, sans dénouement possible. Véronique Hubert ne cherche pas à provoquer un sentiment de gêne chez le spectateur. Dans son univers, il y a de la lumière au bout du tunnel, l'être ne finit pas en victime. Elle préfère garder une note d'optimisme ; elle pense en effet que nous trouverons des moyens pour nous adapter à un environnement où règne la tension et la vitesse.

Les figures, dans le monde de *Mimicry*, parlent de cette possibilité d'adaptation. Dans ce monde parallèle, les êtres survivent en s'adaptant malgré tout ; ils parviennent à surmonter la fracture et l'éclatement. L'humour, le jeu et la volonté individuelle se révèlent être les instruments clefs pour y arriver. Véronique Hubert conçoit l'art sur le mode du jeu. Comme ces faux acteurs, le jeu sert à créer ce décalage (par rapport au réel), nécessaire pour communiquer une réflexion alternative à l'aliénation ordinaire.

Instants de sociabilité.

Les tracts ont permis à Véronique Hubert de développer des rencontres avec un public. Souvent les tracts interpellent le lecteur, l'invite à réagir ou à participer en racontant sa propre histoire à l'auteur. La recherche d'interlocuteurs, la mise en œuvre d'un pacte participatif, s'avère être un élément important. Elle vise en effet : « *la production par le spectateur de l'œuvre dans l'utilisation des éléments proposés* »⁵. Cette activité relationnelle (en témoigne aussi les années d'organisatrice de soirées) ne correspond pas à l'image conventionnelle de l'artiste qui cherche à exposer ou à intégrer le système marchand de l'art. Elle ne produit pas d'objet d'art au sens traditionnel du terme, c'est-à-dire facilement vendable et exposable. Son travail est comparable à ce que Paul Ardenne a qualifié de : « *création dans l'écart (de l'écart topographique et politique à l'écart esthétique) : propositions esthétiques de peu de moyens, (...) se vouant à une consommation et une circulation rapides* »⁶

⁴ Voir les essais de Jean-Yves Jouannais : *L'idiotie, ésotérisme fin de siècle*, et de Laurent Goumarre : *L'art déceptif*, dans *art press*, n°238, sept. 1998. Voir aussi le catalogue d'exposition : *Infamie*, réalisé par Jean-Yves Jouannais, Ed. Hazan, 1995.

⁵ Rose-Marie Arbour : *L'art qui nous est contemporain*, Ed. Artexes, Canada, 1999 ; p.102.

⁶ Paul Ardenne : « Expérimenter le réel, art et réalité à la fin du XXème siècle », dans *Pratiques Contemporaines*, Ed. Dis Voir, 2000 ; p.30.

forme de lenteur, à laquelle notre culture de zapping rapide est peu habituée. Contrairement aux cd-roms sophistiqués, remplis de performances virtuelles, le cd-rom sur la FAGM est d'une grande simplicité, contrepoint au récit chaotique d'une femme dérégulée et affolée.

Hypersensibilité (féminine ?).

La FAGM est condamnée à vivre un état d'hypersensibilité : « *aucun médecin ne peut expliquer pourquoi elle reçoit le monde de façon hypersensible, et ses doigts lui envoient toutes informations microscopiques et mécaniques sur tous les corps qui l'entourent. La FAGM va vivre comme une sonde vivante* ». La FAGM est un être différent des autres. Elle possède un sens plus aigu, lui permettant de voir et de sentir plus que d'autres personnes. Cette invention d'une hypersensibilité existe déjà dans les histoires sur le monde de *Mimicry*, où on peut lire : « *l'hypersensibilité c'est le monde entre le monde et nous (...) moi, les rythmes, je les capte tous. Je dois me calmer* ». Pour la FAGM, Véronique a décidé d'approfondir cette thématique émotionnelle ; à nouveau, elle souhaite raconter l'histoire d'un monde parallèle, mais cette fois-ci, c'est celui de l'hypersensibilité.

La force de l'histoire de la FAGM – femme devenue hypersensible – réside dans la multitude d'interprétations possibles. Tout d'abord, on remarque que le nouveau rapport au monde de la FAGM se traduit par une plus grande sensibilité aux petits détails du quotidien. Il lui arrive de s'arrêter pour écouter les essuies-glaces avant de démarrer. Son comportement devient plus contemplatif. La question qui se pose, c'est de savoir si une telle observation des détails du quotidien est réservée à la femme ? Véronique Hubert se garde d'y répondre ; libre au spectateur/lecteur de mener sa propre réflexion sur l'existence, oui ou non, d'une sensibilité féminine !

En exposant les pensées intimes de la FAGM, Véronique Hubert aborde parfois des sujets typiquement féminins. Dans le style « Bridget Jones », la phrase : « *l'élastique du slip taille 38/40 que tu auras dû prendre 40/42* », dresse avec humour un commentaire critique de l'obsession de la minceur. Une autre obsession de la femme contemporaine, celle de l'alimentation, est traitée à travers de nombreuses séquences juxtaposant images de gâteaux et images de carottes. N'illustrent-elles pas de manière symbolique les problèmes de relations conflictuelles avec la nourriture, dans une société où le nombre de jeunes filles anorexiques ne cesse d'augmenter ? En évoquant cette oscillation entre excès et régime, Véronique Hubert soulève aussi le problème plus général de la difficulté que nous avons à trouver un équilibre psychique dans la vie.

Hypersensibilité : voir autrement.

Nous pouvons aussi choisir d'interpréter l'hypersensibilité dont est victime la FAGM comme un simple cas de maladie imaginaire. Les grosses mains, ne pourraient-elles pas être une invention pour oublier ou masquer l'ennui et l'angoisse ? A moins que cette transformation ne nous renvoie au vieux rêve de pouvoir un jour dépasser nos sens ? Qui n'a pas à un moment dans la vie rêvé d'avoir une troisième œil placé dans la nuque pour voir plus et autrement ? On s'imagine peut-être que le fait d'obtenir une extension sensorielle conduira vers une vie meilleure, mais l'histoire de la FAGM nous dit que ce rêve n'est pas si idyllique. Pour la FAGM, les mains disproportionnées finissent par devenir une souffrance insupportable. Elle ne souhaite qu'une chose, le retour à une vie normale : « *j'aime bien la moyenne* », s'exclame-t-elle devant le

forme de lenteur, à laquelle notre culture de zapping rapide est peu habituée. Contrairement aux cd-roms sophistiqués, remplis de performances virtuelles, le cd-rom sur la FAGM est d'une grande simplicité, contrepoint au récit chaotique d'une femme dérégulée et affolée.

Hypersensibilité (féminine ?).

La FAGM est condamnée à vivre un état d'hypersensibilité : « *aucun médecin ne peut expliquer pourquoi elle reçoit le monde de façon hypersensible, et ses doigts lui envoient toutes informations microscopiques et mécaniques sur tous les corps qui l'entourent. La FAGM va vivre comme une sonde vivante* ». La FAGM est un être différent des autres. Elle possède un sens plus aigu, lui permettant de voir et de sentir plus que d'autres personnes. Cette invention d'une hypersensibilité existe déjà dans les histoires sur le monde de *Mimicry*, où on peut lire : « *l'hypersensibilité c'est le monde entre le monde et nous (...) moi, les rythmes, je les capte tous. Je dois me calmer* ». Pour la FAGM, Véronique a décidé d'approfondir cette thématique émotionnelle ; à nouveau, elle souhaite raconter l'histoire d'un monde parallèle, mais cette fois-ci, c'est celui de l'hypersensibilité.

La force de l'histoire de la FAGM – femme devenue hypersensible – réside dans la multitude d'interprétations possibles. Tout d'abord, on remarque que le nouveau rapport au monde de la FAGM se traduit par une plus grande sensibilité aux petits détails du quotidien. Il lui arrive de s'arrêter pour écouter les essuies-glaces avant de démarrer. Son comportement devient plus contemplatif. La question qui se pose, c'est de savoir si une telle observation des détails du quotidien est réservée à la femme ? Véronique Hubert se garde d'y répondre ; libre au spectateur/lecteur de mener sa propre réflexion sur l'existence, oui ou non, d'une sensibilité féminine !

En exposant les pensées intimes de la FAGM, Véronique Hubert aborde parfois des sujets typiquement féminins. Dans le style « Bridget Jones », la phrase : « *l'élastique du slip taille 38/40 que tu auras dû prendre 40/42* », dresse avec humour un commentaire critique de l'obsession de la minceur. Une autre obsession de la femme contemporaine, celle de l'alimentation, est traitée à travers de nombreuses séquences juxtaposant images de gâteaux et images de carottes. N'illustrent-elles pas de manière symbolique les problèmes de relations conflictuelles avec la nourriture, dans une société où le nombre de jeunes filles anorexiques ne cesse d'augmenter ? En évoquant cette oscillation entre excès et régime, Véronique Hubert soulève aussi le problème plus général de la difficulté que nous avons à trouver un équilibre psychique dans la vie.

Hypersensibilité : voir autrement.

Nous pouvons aussi choisir d'interpréter l'hypersensibilité dont est victime la FAGM comme un simple cas de maladie imaginaire. Les grosses mains, ne pourraient-elles pas être une invention pour oublier ou masquer l'ennui et l'angoisse ? A moins que cette transformation ne nous renvoie au vieux rêve de pouvoir un jour dépasser nos sens ? Qui n'a pas à un moment dans la vie rêvé d'avoir une troisième œil placé dans la nuque pour voir plus et autrement ? On s'imagine peut-être que le fait d'obtenir une extension sensorielle conduira vers une vie meilleure, mais l'histoire de la FAGM nous dit que ce rêve n'est pas si idyllique. Pour la FAGM, les mains disproportionnées finissent par devenir une souffrance insupportable. Elle ne souhaite qu'une chose, le retour à une vie normale : « *j'aime bien la moyenne* », s'exclame-t-elle devant le

médecin, qui essaie de la persuader de considérer son état d'hypersensibilité comme un atout et une richesse. Ainsi, l'auteur nous pose aussi la question de la normalité.

« *Avoir une vision panoramique de toute la réalité avec les moindres détails, des sons, des odeurs, des perceptions visuelles et tactiles...* » Certes, l'histoire de Véronique Hubert peut être lue comme une métaphore de l'artiste qui voit le monde avec plus de sensibilité, mais la « maladie » de la FAGM fonctionne aussi comme une métaphore d'un paradoxe réel : l'individu contemporain aspire à tout voir, à tout comprendre, à tout embrasser, mais en même temps, il évolue dans un environnement de plus en plus anesthésié et complexe.

Comme jadis les surréalistes, Véronique Hubert amène la relation de l'art à la vie quotidienne dans une zone d'étrangeté, celle d'un renversement tragi-comique des rapports entre extérieur / intérieur, sphère publique / sphère privée. L'histoire de la FAGM crée le dépaysement : « *... déclencher le rêve éveillé (...) le spectateur est sollicité à emprunter des voies qui l'amènent à critiquer le contexte de tourisme généralisé qui implique arriver plutôt que voyager, sans que cela entraîne ni inconnu, ni exploration, ni étrangeté* »⁸

Si Véronique Hubert a choisit de situer le processus de création dans des zones de la vie réelle et favorise l'interaction et la sollicitation de l'imaginaire de ses interlocuteurs, c'est pour mieux proposer ses propres mises en forme de la réalité. Elle est consciente que seul un processus de symbolisation (ses personnages fictifs) nous amène à réactualiser notre regard sur nos comportements et nos manières de vivre.

Pernille Grane, mars 2002.

Pour Synesthésie N°12.

⁸ Rose-Marie Arbour : *L'art qui nous est contemporain*, Ed. Artexes, Canada, 1999 ; p. 140.